

—C'est vrai, dit tristement Gabrielle.

Dès le lendemain elle fit un important achat de diverses étoffes et se procura en même temps des patrons de plusieurs grandeurs. Elle se trouvait en mesure de confectuer, selon son désir, toutes sortes de petits vêtements pour enfants. Pleine d'ardeur, elle se mit à l'ouvrage.

—Il me semble que c'est pour mon enfant que je travaille, disait-elle à Mélanie.

Tous les jours, régulièrement, elle se levait à six heures. Elle prenait son ouvrage et travaillait jusqu'à dix heures. Alors elle déjeunait. Immédiatement après son modeste repas, elle sortait. Elle s'en allait à travers les rues pleines de mouvement et de bruit, marchant lentement et regardant les passants, sans cesser un seul instant de penser à son enfant. Il lui était indifférent d'aller d'un côté ou d'un autre. Elle marchait à l'aventure, laissant au hasard le soin de diriger ses pas. Quand elle se sentait fatiguée, elle s'asseyait sur un banc ou sur une pierre et, après s'être reposée, elle reprenait sa promenade errante.

Le soir elle rentrait chez elle entre cinq et six heures. Elle dinait, puis elle se remettait à travailler jusqu'à dix heures.

Très souvent Morlot et sa femme venaient lui tenir compagnie. Mélanie apportait son ouvrage et elles travaillaient ensemble. Gabrielle avait du plaisir à les voir. Causer intimement avec eux était sa seule distraction, car elle ne parlait jamais à personne, pas même aux concierges de la maison. Elle n'oubliait pas cependant, mais quand les époux Morlot étaient près d'elle, il lui semblait qu'ils apportaient un adoucissement à sa douleur.

Un jour, vers trois heures de l'après-midi, elle entra dans le jardin du Palais-Royal. Aussitôt mille petits cris joyeux frappèrent ses oreilles et elle vit des centaines d'enfants de tout âge, qui jouaient et couraient sous les arbres. Ses yeux étincelèrent et son cœur se mit à battre avec violence.

—Oh ! les jolis enfants ! murmura-t-elle émerveillée.

Et, tout en marchant lentement, elle les regardait avec des yeux ravis.

—Pourquoi donc ne suis-je pas encore venue ici ? se demandait-elle. Oh ! j'y reviendrai souvent, oui, souvent !

Comme ils sont beaux ! continua-t-elle ; les jolies petites figures roses, épanouies ! comme elles ont de beaux cheveux, ces gentilles petites filles ! Ah ! cela me fait du bien de les voir courir et de les entendre rire... Quelle gaieté ! La joie éclate dans leurs yeux. Ils sont contents, ils sont heureux, tous ils ont leur mère !

Ses yeux s'étaient voilés de larmes. Elle les essuya pour continuer à jouir du ravissant tableau qui s'offrait à elle.

On était aux plus beaux jours de l'été, et il y avait un soleil magnifique. La grande chaleur obligeait à chercher l'ombre et un peu de fraîcheur sous les feuillages verts. Le jardin regorgeait de monde, on se pressait dans les galeries en attendant l'heure du concert. Chaque arbre abritait sous son ombrage un groupe de plusieurs personnes. Les bancs et toutes les chaises étaient occupés. On causait et on riait. Les petites bonnes au minois chiffonné, avec le tablier blanc, étaient nombreuses. Il y avait aussi beaucoup de nourrices tenant dans leurs bras leur nourrisson.

Mais Gabrielle ne voyait que les enfants, elle ne regardait qu'eux. Elle aurait voulu les tenir tous ensemble dans ses bras pour les serrer contre son cœur et les couvrir de baisers. Parfois elle s'arrêtait devant une nourrice et elle s'oubliait un instant à contempler le bébé rose et blond. On aurait dit alors qu'elle venait de tomber en extase.

Un enfant, un petit garçon de deux à trois ans, fit une chute sous ses yeux. Au cri qu'il poussa, la mère accourut et le releva ; puis elle se mit à le bercer dans ses bras et à l'embrasser sur le front et sur les yeux pour sécher ses larmes.

Gabrielle, toute tremblante, regarda la jeune mère avec un œil d'envie.

—Est-elle heureuse ! soupira-t-elle.

Elle remarqua que, pour la plupart, ces enfants étaient richement vêtus, ce qui indiquait qu'ils avaient des parents aisés. Mais c'est surtout les petits garçons qu'elle aimait à regarder. Et pendant que son cœur palpitait débordait de tendresse, elle semblait les dévorer des yeux. Les plus jeunes, ceux qui paraissaient avoir l'âge de son fils, attiraient particulièrement son attention. Dans chacun elle croyait voir son enfant. A chaque instant elle ouvrait ses bras, comme si l'un d'eux allait la reconnaître tout à coup et accourir vers elle.

Elle ne s'apercevait pas que ses allures singulières étonnaient, qu'elle devenait un objet de curiosité, et elle n'entendait pas que beaucoup de gens disaient derrière elle :

—C'est une folle !

Non, elle ne voyait que les enfants qui jouaient autour d'elle, elle n'entendait que leurs cris joyeux.

Pauvre mère ! Pour une minute l'illusion la rendait heureuse !

Quand elle eût fait le tour du jardin, elle s'assit sur un banc où

elle trouva une place. Alors, en présence de la joie des autres, ses douloureuses pensées revinrent l'assaillir.

—Si mon enfant était ici, parmi tous ces enfants, se disait-elle, j'aurais beau le regarder, lui tendre mes bras et l'appeler des yeux et de la voix, il ne voudrait voir en moi qu'une étrangère. Hélas ! moi-même je ne pourrais le reconnaître. Oh ! c'est horrible de penser que je peux me trouver en face de lui sans qu'il sache que je suis sa mère, sans que je puisse me douter qu'il est mon enfant !

Elle laissa échapper un long soupir.

—Mais non, reprit-elle aussitôt, si une chose semblable arrivait, mon cœur aurait des tressaillements qui me feraient reconnaître mon enfant, ou bien une voix d'en haut me crierait : "C'est lui !"

Hélas ! continua-t-elle tristement, je ne vois que l'impossible, tout cela n'est qu'un rêve comme j'en ai déjà fait tant d'autres. Cette rencontre ne peut pas arriver, elle n'arrivera jamais... Morlot a raison : pour retrouver mon enfant il faut d'abord découvrir ceux qui me l'ont volé.

Lentement sa tête s'inclina sur sa poitrine.

Pendant dix minutes elle resta ainsi dans une immobilité complète, les yeux presque fermés, absorbée dans ses sombres pensées.

Quand elle releva la tête, elle se vit seule sur un banc. Une trentaine d'enfants étaient devant elle, formant un demi-cercle. Tous la regardaient avec des grands yeux étonnés. Pour mieux la voir, ceux qui étaient derrière poussaient les autres afin de se glisser au premier rang. Gabrielle excitait au plus haut point leur curiosité enfantine. Evidemment elle les intéressait. Il n'y avait rien d'hostile, ni de moqueur dans leur attitude. Ils étaient aussi sérieux que des enfants peuvent l'être. Ils s'étaient approchés et groupés pour regarder la jeune femme, attirés par l'extraordinaire.

En effet, on ne voit pas tous les jours un visage blanc comme un flocon de neige. Ils regardaient comme regardent les enfants, une chose qui leur paraissait étrange. Pour eux, c'était un spectacle, une curiosité. Une figure blanche, cela les amusait.

Gabrielle fut un peu surprise, d'abord, de se voir ainsi entourée ; mais ne se sentit ni inquiète, ni gênée. Elle éprouva, au contraire, une émotion de plaisir indéfinissable. Certes, elle aimait trop les enfants pour avoir seulement la pensée de les repousser ou de s'éloigner d'eux. Elle leur sourit en leur faisant signe de s'approcher davantage. Mais ils jugèrent prudent de continuer à se tenir à distance.

Pourtant, l'un d'eux, plus hardi que les autres, se détacha brusquement du groupe et marcha vers Gabrielle.

C'était un mignon petit bonhomme, ayant de grosses joues fraîches comme une rose, qui ne devait pas avoir plus de quatre ans.

La jeune femme eut le désir de l'embrasser. Elle le saisit par le bras et se baissa pour lui mettre un baiser sur le front. Mais l'enfant eut peur, sans doute, car il se mit à pousser des cris perçants.

Gabrielle, effrayée, le lâcha, et il se sauva de toute la vitesse de ses petites jambes.

Au même instant les autres enfants se dispersèrent comme une bande d'oiseaux effarouchés.

—Je les aime et je leur fais peur ; murmura tristement la jeune femme.

Elle poussa un gémissement, baissa la tête et fondit en larmes.

XIII

Trois jours après, Gabrielle revint au Palais-Royal. Cette fois ce n'était pas le hasard, mais son cœur qui l'y avait amenée. Elle voulait se retrouver au milieu des enfants. Quelque chose de mystérieux et d'irrésistible la poussait ou l'attirait vers eux.

Ce ne fut d'abord qu'un désir, une sorte de joie qu'elle voulut se donner. Les émotions qui naissaient en elle, lui semblaient d'une douceur infinie. Seuls, les enfants avaient le pouvoir de faire battre son pauvre cœur brisé. Près d'eux, elle éprouvait un immense soulagement, elle se sentait revivre.

Bientôt il ne lui fut plus possible de passer un seul jour sans les voir. Ils avaient pris place dans sa vie. Entendre leurs cris, écouter leur gentil babil, assister à leurs jeux, les contempler, les admirer, les caresser du regard, tout cela était devenu un besoin impérieux de son existence, une sorte de manne céleste, qui était la nourriture de son âme.

Le jardin du Palais-Royal n'a pas le privilège d'être l'unique endroit de la ville fréquenté par les enfants. Depuis que Paris a été pour ainsi dire transformé par ses nombreux embellissements, il y a dans tous les quartiers de très jolis jardins auxquels on a donné le nom de squares, mot anglais qui signifie carré. Pendant toute la belle saison, c'est dans ces jardins qu'on conduit les enfants ; du reste, c'est pour eux, principalement, que les squares ont été créés. Là, ils prennent de l'exercice, et ils ont le soleil et le grand air si nécessaire à leur santé et au développement de leurs forces.

Gabrielle pouvait donc rencontrer partout des enfants. Cependant elle n'allait jamais qu'au Palais-Royal, aux Tuileries et au Luxembourg.